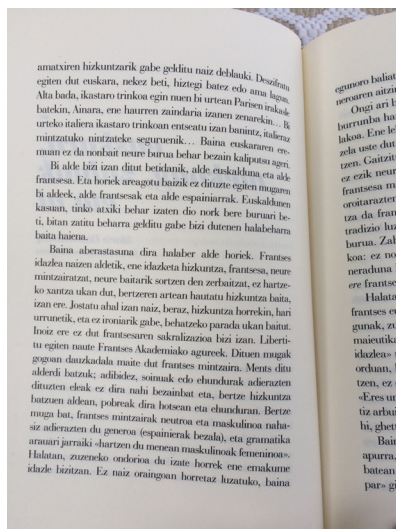


# Témoignage sur la langue Basque Donostia 2016

*Témoignage donné à Donostia (San Sebastian) en décembre 2016 dans le cadre de « Donostia 216, capitale européenne de la culture », lors d'une table ronde sur les langues minoritaires organisée par Angel Lertxundi à l' Aquarium de Donostia. Table ronde publiée dans Demagun, ehun urte batu en trois langues.*



PAGE DE LA CONFÉRENCE TRADUITE EN BASQUE



AQUARIUM, DONOSTIA

J'ai une longue histoire avec la langue basque, conflictuelle, difficile, et riche. Je dois beaucoup à cette langue que je ne parle pas mais qui est ma langue maternelle *stricto sensu* et aussi grand-maternelle des deux côtés. Le français est ma langue d'écriture et de parole usuelle, mais ma famille était trilingue, basque-espagnol-français.

L'héritage avec le basque a été rompu à ma génération pour des raisons historiques, politiques, sociologiques et aussi névrotiques (familiales), mêlées. Côté français, c'est une histoire banale, celle de beaucoup de Basques de ma génération. Je suis amputée de ma langue maternelle et grand-maternelle. Je la déchiffre, difficilement, avec un dictionnaire ou l'aide de ma mère. Pourtant j'ai fait deux ans de basque intensif avec une professeure à Paris, qui est devenue la baby-sitter de mes enfants, Ainara... Si j'avais fait deux ans d'italien intensif, je parlerais probablement italien... Mais ma tête est un peu cassée à l'endroit du basque.

Depuis toujours j'ai deux côtés, le côté basque et le côté français. Ils sont redoublés par les deux côtés de la frontière, le côté français et le côté espagnol. Quand on est basque, il faut avoir la tête solide, parce qu'on est tout le temps coupé.e en deux.

Mais ces côtés sont aussi une richesse. Ma chance, comme écrivaine en français, a été de ne pas considérer ma langue d'écriture, le français, comme un état de nature, mais comme une langue entre autres. Je pouvais donc jouer avec cette langue, parce que je la regardais avec une certaine distance, une certaine ironie même. Je ne suis pas du tout dans la sacralisation du français. Les vieux messieurs de l'Académie française m'amuse. J'aime le français en étant sensible à ses limites. Il manque de certains aspects ; par exemple, les mots concernant les bruits ou les textures ne présentent pas assez de variations et sont pauvres en sonorité et en texture, comparés à d'autres langues. Autre limite, le français marque le genre en confondant le neutre avec le masculin (comme l'espagnol), et avec la règle de grammaire « le masculin l'emporte sur le féminin », enjeu qui intéresse directement ma vie d'écrivaine. Je ne vais pas l'aborder ici, mais j'expérimente tous les jours la liberté que m'a apporté le basque par rapport au genre dans ma langue d'écriture.

Je crois que c'est en 1995 que Garcia Marquez a déclaré de façon tonitruante que « le français est une langue morte ». Il me semble que c'était juste avant que je publie mon premier roman et je m'en souviens peut-être pour ça. La phrase m'avait vexée dans ma francophonie voire dans ma francitude. C'est le genre de phrase provocante qui me fait aimer le français, qui me fait me souvenir de mon amour pour la langue française. C'est une chance d'écrire en français. En tant qu'écrivain.e, on est adossé.e à une longue et riche tradition littéraire. Le domaine de diffusion est vaste, et le public est conséquent : certes moins que le public anglophone, hispanophone voire sinophone, mais le français reste tout de même une grande langue.

Ainsi pendant des années je me suis vécue comme une « écrivaine française européenne d'origine basque ». Puis mon ami Hasier Etxeberria, un écrivain basque que beaucoup d'entre vous connaissent ici, a fait pour moi une maïeutique, un peu brutale, visant à me convaincre du fait que je suis « une écrivaine basque ». Nous parlions en espagnol parce qu'à l'époque il ne parlait pas encore couramment français et moi toujours pas basque. Il m'a dit : « Eres una escritora vasca como un caracol es un caracol ». J'ai d'abord refusé cette phrase. Je ne voulais pas me « réduire », j'avais peur de me ghettoïser.

Mais c'est grâce à Hasier que j'ai réappris le peu de basque que je sais, et que je me suis mise à *manquer du basque*, ce qui est déjà une façon d'être basque. Depuis je me vis comme une « écrivaine francophone basque européenne ».

Je vais citer le compositeur basque Ramon Lazkano. On lui fait remarquer, dans un contexte français, que les titres de ses œuvres sont en basque :  
R. L. : « Ce n'est pas une volonté, c'est une évidence. De l'extérieur, comme la langue basque est une langue minoritaire qui n'a aucun statut en France, on va lire chaque titre comme une revendication. C'est difficile, ici en France, de considérer autrement ce qui est minoritaire : il semblerait qu'afficher le minoritaire, c'est en faire l'apologie. J'utilise ma langue, et il se trouve qu'elle est basque. En tout cas, le fait d'opter pour des titres basques ne procède pas d'un désir de distinction : j'ai juste profité de cette langue incrustée en moi,

et j'en ai fait un élément crypté, sauf pour les *euskalduns*.»

J'adhère à son analyse d'une France jacobine peinant à appréhender le fait minoritaire autrement que comme une anomalie ou une provocation. Alors que ce qui est rare et *anormal* sur cette planète, c'est de parler une seule langue. La majorité des Terriens parlent deux langues ou plus.

Or moi qui suis basque, je parle plusieurs langues mais pas *ma* langue. Je suis exclue, de facto, des *euskalduns*. La contradiction m'est pénible –c'est une douleur presque physique. Je suis persuadée par exemple que je ne vois pas tout à fait bien le paysage basque. Si je le voyais en basque, avec les mots basques, je le verrais pleinement. Il faudrait le voir en trilingue, basque-espagnol-français, comme on le voit en multicolore, en technicolor.

Mais la vie est trop courte pour être endeuillée d'un manque aussi métaphysique. Je ne veux pas porter le poids de cette perte. Alors j'essaie la plupart du temps de l'évacuer. Je trouve aussi ma liberté dans ce refus de faire un drame personnel du drame national. Une liberté aidée par mes voyages. Être basque crée une familiarité avec les petits pays, ou les peuples sans pays, comme les Igbo du Nigeria, ou les Kurdes, ou les Indiens des plaines, ou les Zulus d'Afrique du Sud... Je me sens une affinité forte avec les peuples sans terre, du moins les peuples qui doivent expliquer aux autres nations que la seule terre dont ils disposent, c'est leur langue et leur culture.

Vous savez de quoi je parle : les Basques, quand ils voyagent, passent leur temps à expliquer où est le Pays basque. Parce qu'ils ne peuvent pas monter des traits sur une carte. Il y a quelques années je me suis retrouvée à expliquer à un Yoruba, au fond du Golfe de Guinée, que j'étais d'ici, du fond du Golfe de Gascogne. Ça a ouvert une des voies d'inspiration de mon roman *Il faut beaucoup aimer les hommes*.

Dans un monde idéal il n'y aura plus aucun trait, plus aucune frontière. D'ici là, je n'aurais rien contre un Pays basque indépendant, démocratique, non-violent, européen, laïque et féministe ... Mais j'ai aussi une angoisse peut-être très française des nationalismes. Le nationalisme en France est associé au fascisme à cause du Front national. Le FN a kidnappé l'idée même du nationalisme. De façon plus générale, les Français de « chez français » imaginent que tout le monde est français. Quand on se revendique basque à Paris, on est au mieux ridicule, au pire terroriste. Et encore, de ces terroristes *has been* qui ne font plus tellement peur à personne après le Bataclan ou Charlie Hebdo.

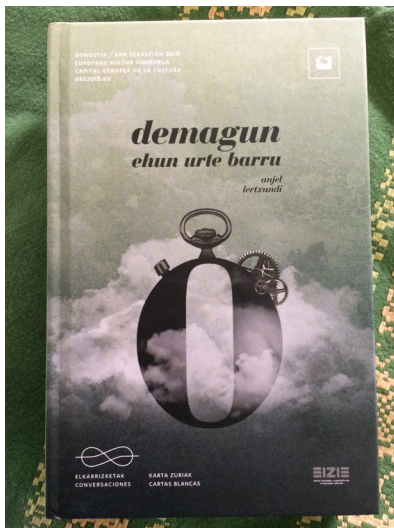
Paris est une ville que j'aime passionnément et où je vis depuis près de trente ans. Mais quand je reviens au Pays basque, j'éprouve désormais une grande paix. Longtemps ce pays a été pour moi celui du conflit, familial et politique. Mais depuis la série d'attentats dans mon autre chez-moi, à Paris et en France, je découvre au Pays basque la grande douceur de la maison. Je ne dis

---

<sup>1</sup>Sur ce point : c'est avec étonnement que j'ai découvert être la seule intervenante femme sur une dizaine d'hommes, lors de ces deux conférences sur les langues minoritaires. Les organisateurs, embêtés et désolés, m'ont fait part de leur efforts, et de leur échec, pour essayer de respecter la parité. Je les crois et je compatis, dans ma minorité.

pas que cette maison soit entièrement apaisée, je dis que c'est un sentiment nouveau pour moi : la paix a changé de côté.

Pour répondre à une question du public : je n'ai jamais écrit dans une autre langue que le français sauf dans une circonstance bien particulière, celle de l'attentat contre Charlie Hebdo. Toute l'année 2015 je me suis retrouvée à ferrailer en anglais, dans la presse anglo-saxonne ou sur Internet ou dans les universités anglo-saxones (surtout américaines), pour essayer d'expliquer Charlie Hebdo à des gens qui ne parlaient pas français mais qui s'autorisaient à dire des contre-vérités, en particulier à prétendre que ce journal était raciste et n'avait eu que ce qu'il méritait... Je me suis épuisée à tenter de faire de la pédagogie dans une langue que je maîtrise, l'anglais. Mais ce n'était pas de la littérature, c'était de l'urgence post-attentat. C'était un travail de pompier, peut-être désespéré, car quand il faut expliquer l'humour et les dessins, ce n'est pas drôle du tout... Pour la première fois de ma vie je doutais si tout peut être traduit – et dans le cas de Charlie Hebdo, c'était littéralement une question de vie ou de mort.



DEMAGUN



CONFÉRENCE À DONOSTIA, PRÉPARATIFS